

# L'amitié et le courage

par Jean-Michel POTTIER

(Université de Reims Champagne Ardenne)

Quand les années se multiplient et que, simultanément celles-ci raccourcissent, nous faisons inévitablement la réflexion qu'il est grand temps d'éviter de nous égarer dans un trop grand nombre de livres. Un des privilèges de l'âge venant, consiste à pouvoir relire et, de ce fait, revenir aux textes qui nous ont marqués. Mais sans doute le cheminement va plus loin. Dans un article, intitulé « De l'horrible danger de la relecture... et de ses éminents pouvoirs », Henri Mitterand avait étudié cette question de la relecture. Il évoquait plus particulièrement le cheminement du relecteur qui « révèle les endessous du texte, les halos qui se laissent percevoir sous la trame apparemment limpide des mots ». La relecture « dévoile les secrets, les fragments de vie ou de livre, les choses derrière les choses. Mais c'est elle, indéniablement qui procure le vrai plaisir de lire<sup>1</sup> ». Aujourd'hui, nous sommes à Médan, près des grands arbres du jardin. Le lieu nous incite donc à relire certains aspects de l'œuvre de Zola. Je vous invite à emprunter ce petit sentier de la relecture.

Du moment où Alexandrine et Émile Zola eurent fait l'acquisition de cette propriété, l'écrivain n'a cessé de tracer ce mot de « Médan ». Présent constamment dans sa correspondance, jusque dans ses dernières lettres, le lieu et le mot définissent pour lui un endroit tout à fait singulier. Lieu de repli et d'écriture, Médan va progressivement acquérir une dimension supérieure dans la mesure où le lieu devient peu à peu titre d'une œuvre (*Les Soirées de Médan*) et s'inscrit au travers du Pèlerinage dans un espace de mémoire littéraire et historique. De fait, l'œuvre marque définitivement le lieu.

Mais, pour Émile Zola, initialement et essentiellement, l'endroit représente bien le moment du repli et de l'écriture. On le sait par ce qu'en disent ses amis. On le sait par Zola lui-même comme dans cette lettre adressée à Alphonse Daudet le 3 mai 1889 : « mais maintenant que je suis loin des humains, dans l'herbe et dans les arbres<sup>2</sup> ». On le connaît par les propos venus d'Henry Céard dans son « Zola intime » : « Là, dans le plein jour de l'imprimé, avec ses éloquences, ses ironies et sa tendresse, on rencontre M. Émile Zola, tel que Médan le cache au milieu de la verdure de ses ombrages et de l'antiquité de son histoire<sup>3</sup> ». Quelques années auparavant, Louis Desprez avait évoqué Médan lors d'une visite à Zola pour les besoins de son enquête sur l'Évolution naturaliste : « La sève déborde et gonfle les arbres comme dans le Paradou. Rien ne manque à la vue, ni les vastes pâturages où beuglent les grands bœufs enfouis au milieu des herbes hautes, ni le frisson des feuillages, ni la gaieté des toits rouges, éclatants sous le soleil, ni le scintillement de la rivière qui féconde des champs plantureux<sup>4</sup>. » C'est aussi, comme le rappelle Alexis dans ses *Notes d'un ami*, pour « faire son

---

<sup>1</sup>. Henri Mitterand, « De l'horrible danger de la relecture... et de ses éminents pouvoirs », in Rachel Falconer et Andrew Oliver (dir.) *Re-reading / La Relecture, Essays in honour of Graham Flaconer*, Cambridge Scholars Publishing, 2012, p. 40.

<sup>2</sup>. Émile Zola, lettre à Alphonse Daudet du 3 mai 1889, *Correspondance*, éd. B. Bakker, Montréal-Paris, Presses de l'Université de Montréal et Éditions du CNRS, t. VI, 1987, p. 387.

<sup>3</sup>. Henry Céard, « Zola intime », *Revue Illustrée*, volume 3, n°29, 15 février 1887.

<sup>4</sup>. Louis Desprez, *L'Évolution naturaliste*, Paris, Tresse, 1884, p. 179-180.

Robinson » dans la petite île. Là, à plusieurs, « on lit, on cause, on se promène, on s'étend sur l'herbe à l'ombre des grands arbres, on fait son Robinson<sup>5</sup> ». Zola, lui-même, dans une belle page publiée dans *La Cloche*, bien avant d'acquérir la maison de Médan, chantait le bonheur de la solitude à bord d'un frêle esquif : « J'aime d'amour l'eau des rivières ; elle a des grâces, des caprices d'amante. J'aime surtout les rives boisées des îles. [...] J'ai poussé mon canot au milieu des joncs flottants, et je me suis trouvé dans une de ces retraites. Personne ne savait que j'étais là, pas même les oiseaux. Cette pensée me ravissait<sup>6</sup>. » Être loin des humains, être au cœur de la nature, mais aussi de l'histoire constitue sans nul doute la condition nécessaire à l'exercice plein et serein de l'écriture. C'est à ce prix que son œuvre pourra se développer tout au long des années qui voient se construire et s'épanouir la série des *Rougon-Macquart*, des *Trois Villes* et des *Évangiles*.

Toutefois, le lieu, sa magie ou son génie ne sauraient se réduire à une simple retraite. Il se passe à Médan beaucoup d'événements et le lieu est chargé d'une atmosphère qui nous incite à en discerner l'essentiel. Médan représente certainement beaucoup plus pour Émile Zola. Il constitue aussi le lieu de l'amitié et de l'engagement. Et c'est de cela dont il sera question dans les propos qui vont suivre.

Feuilletant de nombreux manuels scolaires afin de réfléchir aux représentations que l'École républicaine propose de Zola, je n'ai pu qu'être frappé par un double mouvement contradictoire. D'une part, la présence de l'écrivain, de son œuvre est constante : romans ou contes, textes théoriques et transpositions cinématographiques, extraits des *Rougon-Macquart* ou des *Lettres à la jeunesse*, texte de « J'accuse », parfois donné dans son intégralité, suggestions d'études d'œuvres complètes permettent aux professeurs de conduire progressivement leurs élèves de 3<sup>e</sup>, ceux des plus grandes classes, plus rarement les autres, dans l'univers de Zola et du naturalisme. D'autre part, cependant, cette présence de Zola dans les manuels scolaires reste fortement marquée par la dimension technique, parfois dans un excès qui confine à la dérive techniciste. Le travail de l'écriture, si important pour saisir la force narrative, la réflexion sur le genre du roman, l'étude du mouvement naturaliste occupent l'essentiel des préoccupations. Or, il semble manquer une dimension importante qui apparaît notamment lors de l'évocation du rôle de Zola dans l'affaire Dreyfus.

Souvent réservée à la fin de la scolarité obligatoire, en classe de 3<sup>e</sup>, l'affaire Dreyfus est souvent présentée sous forme de chapitre, parfois très développé, fort informé, abondamment illustré. Les conditions historiques sont rendues et occupent une juste place. Le déroulement est méticuleusement et prudemment, parfois, reproduit. Les concepteurs des manuels invitent les élèves à observer, analyser, argumenter. Toutefois, tant dans l'approche de l'œuvre de Zola que dans l'étude de l'affaire Dreyfus, une double dimension semble faire défaut. Je veux parler ici de la force de l'amitié qui a réuni les naturalistes et de la force du courage qui a pu animer Zola au moment de l'Affaire.

Il m'apparaît, en effet, de plus en plus important d'évoquer ces sentiments humains avant toute considération formelle. Certes, l'exigence de scientificité dans l'enseignement et au-delà de rigueur, d'impartialité n'est pas à négliger. Mais peut-on véritablement oublier de parler d'amitié et de courage lorsqu'on évoque la personnalité d'un homme tout entier consacré à son œuvre et qui plonge délibérément dans le combat social au nom de la vérité et de la justice ?

---

<sup>5</sup>. Paul Alexis, *Émile Zola. Notes d'un ami*, Paris, Charpentier, 1882, p. 189.

<sup>6</sup>. Émile Zola, « Une promenade en canot sur la Seine », *La Cloche*, 26 juin 1872, *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du livre précieux, t. XIV, 1970 p. 100.

C'est donc tout d'abord d'amitié... puis de courage que je voudrais parler aujourd'hui, ici, à Médan.

Faut-il développer cette question de l'amitié, cette première valeur si importante aux yeux de Zola et sur laquelle, nous lecteurs, nous devons sans doute insister ? Le livre d'Alain Pagès, *Zola et le groupe de Médan*, lui donne une part importante sans laquelle certains moments ne pourraient être compris.

Nul besoin de revenir sur l'amitié qui traverse l'univers de Médan. Maupassant, Alexis, Céard, Hennique, Huysmans, les jeunes sont présents. Parfois les rejoignent Gabriel Thyebaut, Édouard Rod et Mirbeau qui auraient pu faire partie du groupe. Mais l'amitié est vivante : elle évolue et se reconfigure en fonction des époques et des événements. Médan voit aussi la présence plus tardive d'Alfred Bruneau dont la correspondance qu'il reçoit de Zola marque bien les progrès de cette amitié : les formules finales en témoignent simplement. Le lecteur perçoit dans le « cordialement » de 1890 (20 février 1890), l'« affectueusement » de septembre 1891 (lettre du 3 septembre 1891), puis dans le « mon cher ami » (8 juillet 1892), ou, plus tardivement, dans le « mon bon et cher ami » (23 avril 1900), le parcours d'une amitié qui s'enrichit peu à peu d'affection et d'expérience. Celle-ci, au contraire de celle de quelques membres du groupe de Médan, sortira renforcée de l'épreuve de l'affaire Dreyfus.

Au-delà cependant d'une cartographie de l'amitié, qui joue son rôle dans la définition des relations littéraires et peut-être même des « mouvements » ou des « écoles », au-delà d'un simple commentaire psychologique, il convient de souligner combien l'amitié, chez Zola, trouve son accomplissement dans le domaine de la création. L'amitié ne serait qu'anecdotique si elle n'avait, en fin de compte, un lien souvent étroit avec la création romanesque. Si elle solidarise le groupe, elle permet d'aller plus loin. Parlant de l'intérieur de l'appartement qu'occupent les Zola rue de Boulogne, Alexis lâche quelques remarques : « cet intérieur de la rue de Boulogne, où l'on ne fait jamais de lectures, où l'on dit ce qui vous passe par la tête, où chacun est souvent d'un avis très différent, où l'on n'est même pas forcé d'avoir un avis, où le plus souvent il n'y a pas de conversation générale, enfin ce grand cabinet de travail où nous passons de si bonnes soirées, riant parfois comme des enfants, de tout, de tous, et même les uns des autres, est bien l'opposé d'une chapelle, malgré les vitraux des deux fenêtres<sup>7</sup>. » On le voit, Alexis insiste sur l'atmosphère libre et joyeuse des rencontres. Toutefois, l'œuvre de Zola prend en compte ces relations, les fait jouer. Avant même l'entreprise du recueil des *Soirées de Médan*, Zola intègre certaines données que lui procurent Céard ou Thyébaut, allant parfois, au prix de quelques aménagements ponctuels, jusqu'à insérer les textes de ses amis dans son propre roman. Alain Pagès a montré dans son livre, comment l'écriture structure peu à peu le groupe de Médan. Évoquant l'écriture théâtrale et le travail si particulier de collaboration, il déclare : « il existe donc autour de Zola une sorte d'atelier d'écriture. Le jeune chef d'école entraîne ses disciples. Il leur montre l'exemple. Il les associe à ses projets, avant de les inviter à prendre leur envol. Au plaisir engendré par cette sorte de jeu collectif qu'implique la collaboration théâtrale se combine une vision idéale de l'écriture littéraire perçue comme une entreprise faite de solidarités intellectuelles<sup>8</sup>. »

---

<sup>7</sup>. Paul Alexis, *op. cit.* p. 184.

<sup>8</sup>. Alain Pagès, *Le Groupe de Médan, Histoire d'un cercle littéraire*, Paris, Perrin, 2014, p. 198.

Le travail en commun avec Alfred Bruneau s'appuie lui aussi sur l'amitié qui lie désormais les deux hommes. Les lettres que Zola adresse à Bruneau, au moment de son exil ou lorsqu'il est rentré en France, attestent cette attitude qui consiste constamment à mêler, au sein de chaque courrier, marques d'amitié et propos relatifs au travail engagé à deux, qu'il s'agisse de *Messidor* ou de *L'Ouragan* que Bruneau cherche à faire jouer.

Deux livres témoignent de cette amitié. Le premier, celui de Paul Alexis, intitulé *Notes d'un ami*, paraît en 1882. Dénommé par ses amis, selon René-Pierre Colin, le « Saint Jean de Médan », il incarne la puissance de l'amitié au point que sa ressemblance avec Zola est souvent mentionnée : « Il y a entre les deux des rapports intellectuels et physiologiques : Front pareil, barbe pareille, cheveux pareils, traits pareils. L'élève est une seconde édition diminuée<sup>9</sup>. » Paul Alexis dira lui-même qu'aussitôt la première rencontre effectuée, il pouvait « maintenant compter sur l'amitié solide d'une sorte de frère aîné<sup>10</sup> ». L'autre livre est celui qu'en 1931, Alfred Bruneau publia sous le titre d'*À l'ombre d'un grand cœur. Souvenirs d'une collaboration*. Dans la préface de la réédition de 1980, Jean-Claude Le Blond-Zola rappelle la ferveur et l'admiration du jeune musicien, puis du compositeur confirmé qu'est Bruneau à partir de 1888, quand, pour la première fois, il vient rendre visite à Zola, ce même Zola qui dédicace une photographie à Bruneau en ces termes : « À mon ami, à mon fidèle et brave homme d'armes qui m'a accompagné et protégé, au milieu de la foule hurlante, dans ma lutte à la cour d'assises, pour la vérité et la justice ». Datée du 23 février 1898, au moment où Zola passe en cour d'assises, après la publication de « J'accuse », cette dédicace souligne combien Zola manifeste sa gratitude et relie amitié et combat dans l'affaire Dreyfus.

On voit bien que l'amitié, apparaît comme intimement liée à l'action, une action pensée, totale, mais qui a besoin de se manifester.

Revenons aux pages consacrées par les manuels à l'affaire Dreyfus. Que peuvent lire les élèves des classes en français ? Des extraits de « J'accuse », quelques fragments des lettres à la jeunesse, tel propos de Barrès stigmatisant l'action de Zola, parfois un fragment d'une lettre d'Alfred Dreyfus. Dans la centaine de manuels scolaires observée, un seul extrait de la lettre à Lucie Dreyfus a été proposé, une seule fois un extrait d'une lettre de Zola à Émile Loubet, sur laquelle je reviendrai dans un instant. Mais, dans les commentaires, on insiste beaucoup sur l'engagement, la force de conviction, les stratégies argumentatives, en un mot sur la puissance du verbe, mais jamais sur la force du sentiment ou la marque du courage. Serait-ce là manquer d'objectivité ? ou simplement s'en tenir aux faits ? Mais les faits ainsi rapportés ne signifient pas tout aux yeux ou à l'esprit des adolescents. Le courage de Zola serait sans doute là un moyen de grandir encore l'écrivain et l'homme.

Dans de nombreuses pages, Zola évoque lui-même le courage. Relisant *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo pour les lecteurs de *L'Événement*, il rappelle la puissance du personnage de Gilliatt : « Il est pâle et debout, battu par la pluie, tenant tête à l'orage pour ne pas être emporté par le vent. Il est seul, et il se

---

<sup>9</sup>. Félicien Champsaur, *Le Massacre*, Paris, Dentu, 1885, p. 111.

<sup>10</sup>. Paul Alexis, *op. cit.* p. 91.

sent le courage et la force de dompter la mer irritée<sup>11</sup> ». Solitaire, confronté au déchaînement des éléments, tendu à l'extrême, le personnage s'impose néanmoins par une force toute personnelle. Dans une tout autre perspective, Zola fait appel à la notion de courage pour décrire l'action de l'écrivain : « M. Littré a eu le courage et a trouvé le temps de dresser deux de ces monuments. À peine sorti de sa traduction d'Hippocrate, il a publié les premiers fascicules de son Dictionnaire de la langue française. Pendant vingt-cinq années, il aura interrogé la science des Anciens, pendant vingt-cinq autres années, il aura fouillé les origines de notre langue pour doter le France d'un dictionnaire complet et méthodique. Vous tous, mes confrères, qui écrivez en haletant des articles de 200 lignes songez à cet homme qui dépense cinquante ans, sa vie entière, sur deux œuvres arides et austères<sup>12</sup>. »

Dès le premier roman des *Rougon Macquart, La Fortune des Rougon*, il amène ses personnages à se poser la question du sens et de la nécessité du courage. Au moment du Coup d'État, Pierre Rougon, cherchant à revenir prendre possession de la mairie de Plassans, pose cette question : « J'ai du courage, aurais-je de l'esprit ? » Si le mot « courage » et ses dérivés apparaissent une cinquantaine de fois dans le roman, le lien avec le mot « esprit », tout en plaçant Pierre Rougon dans une inquiétude légitime, interroge également le lecteur. Manifestement, le courage n'est pas nécessairement lié à l'esprit, comme semble en témoigner l'inquiète question de Pierre Rougon.

C'est justement ce lien du courage et de l'intelligence que Zola ne va cesser d'interroger dans une première période de sa vie. Pour Zola, en effet, le courage a une dimension politique, mais il n'est pas suffisant pour répondre à la situation de la société. Dans *Une campagne*, il réfléchit dans des pages magistrales et d'une actualité étonnante au rôle respectif de l'encre et du sang :

Nous admirons plus que personne le courage : mais outre qu'il y a toutes sortes de courages et que l'écrivain assis à sa table est souvent un héros, nous estimons que l'humanité a plus besoin d'intelligence que de bravoure à l'heure actuelle<sup>13</sup>.

On aurait aimé savoir ce que Zola entendait par les différentes sortes de courages. Courage moral ? courage politique ? courage de l'homme ou de la femme d'action ? Ce propos, dans la bouche de Zola, devient presque un programme puisqu'il conseille d'« arroser d'encre la jeune génération dans les écoles avant de l'arroser de sang sur les champs de bataille ». Pour Zola, le courage n'est encore que la bravoure. La distinction qu'il opère est assez nette : « l'épée n'est que l'arme des muscles et ne prouve absolument rien ; tandis que la plume est l'arme de l'intelligence et qu'elle fait œuvre de vérité ». Pour Zola, on le sait, les politiciens ne sont guère recommandables. Il en parle depuis Médan : « Depuis quelques années, je passe huit mois dans un trou perdu, au milieu des paysans ; et, à chaque nouvelle crise ministérielle, à chaque nouvelle aventure, c'est une étude pour moi, que de voir l'effarement de ces braves gens. Ils ont voté la République, ils s'imaginent que la République est faite ; aussi ne comprennent-ils plus<sup>14</sup>. » Mais nous sommes aussi en 1880, quelques mois après la publication des *Soirées de Médan* et, peu à peu, le courage va

---

<sup>11</sup>. Émile Zola, « *Les Travailleurs de la mer* », *L'Événement*, 14 mars 1866, dans *Zola journaliste*, édition présentée par Adeline Wrona, Paris, Flammarion, « GF », 2011, p. 104.

<sup>12</sup>. *Ibid.*, p.126-127.

<sup>13</sup>. *Ibid.*, p. 297

<sup>14</sup>. Émile Zola, « Le parti de l'indignation », *Une campagne, Œuvres Complètes*, Paris, Cercle du Livre précieux, t. XIV, 1970, p. 450.

progresser dans l'esprit et sous la plume de Zola. Se regrouper pour promouvoir l'idée naturaliste, voilà un combat de l'intelligence. Quelques jours plus tard, il revint à cette question à propos de Victor Hugo. Zola ne l'aime guère, le Victor Hugo de cette époque :

À mesure que l'âge est venu, il est tombé davantage dans une humanitarerie de bon vieillard. C'est ce que j'appellerai le gâtisme humanitaire. Il a pleuré sur les petits enfants en grand-père attendri. Il a pleuré sur les peuples, il a pleuré sur la République, il a pleuré sur Dieu. Il est devenu le pleur ou plutôt le sanglot universel, car il est resté tumultueux<sup>15</sup>.

Il donne sa définition du courage à propos d'une critique plutôt acerbe du poème philosophique de Victor Hugo, *L'Âne* : « La jeunesse nous écoute, elle a plus besoin de vérité que de respect. Il faut lui enseigner la haine des idoles, surtout des idoles de rêverie humanitaire. Cela ne suffit pas de prêcher un idéal de bonté et de concorde, et il y a danger à attendre un avenir de poésie qui ne se réalisera jamais. Le vrai courage est de se mettre à l'œuvre pour conquérir le possible, dans les réalités de ce monde<sup>16</sup> ». Comme il l'avait dit de Littré, Zola considère que le courage touche l'écrivain : c'est dans son action qu'on en voit la trace, c'est dans son œuvre qu'on en voit l'expression, c'est dans son métier qu'il prend son essor et sa valeur.

Quinze ans plus tard, la situation change. Sur le plan littéraire, Zola a achevé *Les Rougon Macquart* et il a ouvert la nouvelle série des *Trois Villes*. Dans *Le Figaro* du 28 février 1896, il fait allusion à la situation qu'il a connue quinze ans auparavant. Pour Zola, Médan garde la mémoire de toutes les attaques qu'il a connues et auxquelles il a su résister sans faillir : Zola rappelle que son éditeur, Charpentier, lui faisait parvenir plusieurs fois par mois les paquets d'articles publiés sur les œuvres du romancier. Autant de « crapauds », « toute une mare, la crapaudière elle-même, dans son affreux pullulement ». Quand d'autres écrivains auraient su geindre à qui mieux mieux, Zola, lui, trouve la force de résister. Mieux, il attend son crapaud du matin, « attaque grossière, légende injurieuse, bordée de sottises ou de mensonges », mais un crapaud qui lui « fait l'estomac allègre, solide, capable d'avaler l'injure et la scélératresse, ainsi que des bonbons [...] il tonifie, raffermi, élargit le cerveau<sup>17</sup>. » À ce sujet, Zola rappelle un ancien projet « de réunir en un volume, sous ce titre *Leurs injures*, un choix délicat des compliments que la critique m'avait adressés<sup>18</sup> » ; ce qu'avait déjà annoncé Louis Desprez en 1884 dans *L'Évolution naturaliste* : « Un jour, probablement, lorsqu'il aura terminé la série des *Rougon-Macquart*, M. Émile Zola se propose de prendre des ciseaux, et de faire un curieux découpage dans tout ce qui a été fulminé contre lui. Il écrira une préface sereine et publiera le volume sous ce titre : *Leurs injures*<sup>19</sup>. »

Mais ce crapaud qu'embrasse Zola et qui ne se transformera jamais ni en prince, ni en princesse, n'est au fond qu'une occasion de s'endurcir, de renforcer l'estomac, ce qui « donne du ton à l'estomac », dit-il dans cet article singulier. Zola évoque clairement le courage : « Moi, si je n'avais pas mon crapaud, je serais mou, inquiet, désenchanté, sans courage aucun, en un mot, ce qu'on appelle un propre à rien ». Il poursuit, quelques lignes plus bas : « Par eux, je me suis perfectionné dans le courage, la patience, la résignation, l'amour de la

---

<sup>15</sup>. *Ibid.*, p. 464.

<sup>16</sup>. *Ibid.*, p. 465.

<sup>17</sup>. *Ibid.*, p. 730.

<sup>18</sup>. *Ibid.*, p. 731.

<sup>19</sup>. Louis Desprez, *op. cit.*, p. 242-243.

vérité et de la justice ». Les mots de courage, de vérité et de justice apparaissent déjà dans une proximité que la suite de la vie de Zola ne fera que renforcer.

Ces termes de courage, de vérité et de justice, liés au hasard d'un article dans lequel la franchise joue avec une émotion à peine tue, vont trouver leur plein épanouissement lors de l'affaire Dreyfus et dans l'engagement même de Zola.

À la suite d'Alain Pagès, on peut considérer que l'action de Zola est constituée de deux moments particulièrement marquants : d'un côté l'adhésion à la cause, moment ponctuel, mais déterminant, d'un autre l'engagement proprement dit. Cette « entrée en dreyfusisme » est marquée par une constance et une permanence indéniables. À aucun moment la force de Zola ne faiblira. Il en témoigne dans la correspondance qu'il entretient avec son épouse durant le voyage qu'elle effectue en Italie à l'automne 1897. Le moment de l'adhésion est particulièrement prenant. Il l'évoque dans un propos qui construit un étonnant réseau autour de la lumière : il mentionne tout d'abord les plaques photographiques qu'il cherche à révéler, puis le brouillard épais qui est tombé sur Paris ; il vient juste d'allumer l'électricité quand il déclare sans transition laissant éclater la lumière :

Et tu ne sais pas ce que j'ai fait ? un article, écrit en un coup de foudre, sur Scheurer-Kestner et l'affaire Dreyfus. J'étais hanté, je n'en dormais plus, il a fallu que je me soulage. Je trouvais lâche de me taire. Tant pis pour les conséquences, je suis assez fort, je brave tout<sup>20</sup>.

Des mots très forts jalonnent ce bref extrait : foudre, hanté, lâcheté. Tout est formulé comme si une force morale imposait ce geste déterminant. Ce que Zola refuse, ce qui lui est insupportable fondamentalement est bien la lâcheté qu'il sent comme une menace, l'inertie qu'il voit comme une torture. Il prend enfin soin de consolider son propos par l'utilisation de l'expression « je brave tout ». Tout aboutit au présent qu'il affirme comme le moment du soulagement, d'une forme de libération. Son courage a le sens de la liberté retrouvée.

Mais c'est dans la « Lettre à Lucie Dreyfus », publiée dans *L'Aurore* du 29 septembre 1899, qu'il traduit le mieux cette question vive du courage. La grâce de Dreyfus vient d'être signée, le 19 septembre. L'homme a été rendu aux siens, mais l'honneur n'a pas été encore rendu à l'innocent. Zola en vient à déplorer la couardise de l'État dans cette circonstance : il commence donc par parler du courage ou plutôt du manque de courage : « ce qui nous a manqué jusqu'ici, c'est un gouvernement de bravoure qui veuille bien aller jusqu'au bout de son devoir, pour remettre dans son droit chemin la nation égarée, affolée de mensonges<sup>21</sup> ». Zola va alors montrer combien le courage d'un seul s'oppose à la veulerie. Lui, Zola, s'accuserait presque de n'avoir éprouvé qu'un courage venu de la pitié : c'est ce qu'il dit au tout début de la lettre. Mais, dans la suite, c'est du Capitaine Dreyfus dont il va parler : « il s'est montré admirable, sans une plainte, d'un courage hautain, d'une tranquille certitude dans la vérité ». Voici bien l'origine du courage : la proximité du mot de vérité. Le vrai courage, pour Zola, vient de la vérité. Dans la même lettre, il va associer un autre mot à celui de courage : le beau mot de justice. Parlant des citoyens qui luttent pour leur pays en luttant pour la justice, Zola évoque tout aussitôt Mathieu Dreyfus qui a donné « l'exemple du courage et de la sagesse ».

---

<sup>20</sup>. Émile Zola, lettre du 24 novembre 1897 (*Lettres à Alexandrine*, Paris, Gallimard, 2014, p. 269).

<sup>21</sup>. Émile Zola, *La Vérité en marche*, O.C., op. cit., p. 971.

On ne peut qu'être frappé par la force du discours de Zola, mais aussi par la cohérence de sa pensée : rien n'est démenti des écrits de 1880, la permanence du courage, ce que Régis Debray appelle « une vertu laïque », est manifeste.

En août 1887, au retour de vacances, Zola rentre à Médan où il subit l'attaque des signataires du « Manifeste des Cinq », paru le 17 août dans *Le Figaro*. Dans une lettre du 19 août 1887 adressée à Henry Bauër qui, un des premiers, l'assure de son soutien, de sa force et de son amitié : « J'ai toujours été affamé de solitude et d'impopularité, à peine ai-je quelques amis et je tiens à eux ».

Voilà bien cet homme, sans doute blessé, qui n'entendra pas tous les regrets des manifestants, en train de dire ce qui, au fond, lui tient le plus à cœur : la force de l'amitié.

Voilà aussi cet homme se jetant dans la bataille pour Dreyfus au nom de la vérité et de la justice.

Voilà bien enfin cet homme, dans sa solitude et son courage. « Impossible de se dire courageux, affirme la philosophe Cynthia Fleury, Il faut simplement l'être dans l'instant<sup>22</sup> ». Zola n'a jamais dit qu'il avait été courageux ; il l'a été.

Son souvenir, aujourd'hui, devant les grands arbres de Médan, nous oblige infiniment.

---

<sup>22</sup>. Cynthia Fleury, *La Fin du courage*, Paris, Fayard, 2010, p. 32.